



Sektion 11 / Section 11

Mensch-Tier-Beziehungen in den frankophonen Kulturen, Literaturen und Medien

Les relations entre homme et animal dans les cultures, littératures, et médias francophones

Sektionsleitung / Présidence

MAG. DR. DORIS G. EIBL (UNIVERSITÄT INNSBRUCK)

MMAG. DDR. JULIA PRÖLL (UNIVERSITÄT INNSBRUCK)

JUN.-PROF. DR. CHRISTOPH VATTER (UNIVERSITÄT DES SAARLANDES)

Sektionsbeschreibung

L'identité de l'homme comme celle de l'animal s'éclaircit de leur mutuelle confrontation.

(Dominique Lestel, *L'animalité*)

„Deux mammifères devant un crustacé.“ Diese Szene aus Michel Houellebecq's Roman *Plateforme*, die Besucher eines Fischrestaurants beschreibt und auf ironische Weise die Gleichartigkeit und Gleichrangigkeit von Menschen und Tieren nahelegt, erscheint symptomatisch für eine seit den 1990er Jahren zunehmende transdisziplinäre wissenschaftliche Beschäftigung mit Mensch-Tier-Beziehungen. Ausgehend von den interdisziplinären Human-Animal-Studies angloamerikanischer Provenienz (Cf. Shapiro 2008), zeigt sich in den letzten fünfzehn Jahren auch in Europa ein verstärktes Interesse an dieser Thematik, die gerade auch von den Kultur- und Geisteswissenschaften rezipiert wird (Cf. z.B. Spannring/Schachinger/Kompatscher/Boucabeille 2015). Den frankophonen Raum betreffend sind dabei neben dem von Anne Simon initiierten Forschungsprojekt *Animots* (<http://animots.hypotheses.org/>) vor allem die dem Thema „Humain/Animal (Part 1 & 2)“ gewidmeten Nummern der *Contemporary French and Francophone Studies* aus dem Jahr 2012 (16,4+5) zu erwähnen, die Beiträge des *Twentieth-Twenty-First*

Century French and Francophone Studies International Colloquium versammeln, das 2011 in San Francisco abgehalten wurde.

Da die Impulse für dieses Forschungsfeld, wie der Blick auf den aktuellen Diskussionsstand gezeigt hat, nach wie vor aus dem angloamerikanischen Raum ausgehen und außerdem das Schwergewicht bisheriger Studien eher auf der Darstellung von Tieren in der Literatur zu liegen scheint, möchte die vorgeschlagene Sektion gerade Mensch-Tier-Beziehungen aus interdisziplinärer, frankoromanistischer Perspektive in den Mittelpunkt ihrer Arbeit stellen.

Neben einer Bestandsaufnahme des Diskurses über Mensch-Tier-Beziehungen in den frankophonen Kulturen sollen auch philosophische Traditionslinien verfolgt werden. Dazu gehört beispielsweise Gilles Deleuzes' Konzept eines *devenir animal* ebenso wie Franz-Olivier Giesberts *Manifeste pour les animaux* (2014). Diese Diskurse werden auch in Medien und Literatur aufgegriffen, wie beispielsweise neuere Romane (Marie Darrieussecq *Truismes* (1996), Alain Mabanckou *Mémoires de porc-épic* (2007) und Wajdi Mouawad *Anima* (2014)) zeigen. Der Fokus soll dabei nicht auf einer ethisch motivierten Frage nach ‚Tierrechten‘ etc. im Sinne der *Critical Animal Studies* liegen, sondern vielmehr die vielfältigen Thematisierungen und Darstellungsweisen der nach wie vor stark anthropozentrisch geprägten Beziehungen zwischen Menschen und Tieren in den frankophonen Kulturen diskutieren.

Die Sektionsarbeit orientiert sich dabei v.a. an folgenden Achsen: Mensch-Tier-Beziehungen in Literatur und Medien und Mensch-Tier-Beziehungen in gesellschaftlichen und medialen Diskursen der frankophonen Kulturen.

Présentation

« Deux mammifères devant un crustacé ». Décrivant les clients d'un restaurant de poissons, cette scène, tirée de *Plateforme* de Michel Houellebecq, évoque de façon ironique la similitude entre homme



et animal ainsi que leur équivalence et renvoie, si l'on veut, à l'intérêt grandissant porté à l'étude des relations entre homme et animal depuis les années 1990. Inspirées des *Human-Animal-Studies* trans- et interdisciplinaires de provenance anglo-américaine (Cf. Shapiro 2008), les recherches respectives effectuées en Europe ces quinze dernières années ont investi notamment les sciences humaines (Cf. i.e. Spannring/Schachinger/Kompatscher/Boucabeille 2015). Pour ce qui est du contexte français et francophone, retenons le projet de recherche « Animots » d'Anne Simon et surtout les deux numéros de *Contemporary French and Francophone Studies* publiés en 2012 (16.4+5).

Ce champ de recherche étant largement marqué par les discussions outre-atlantiques centrées en grande partie sur les représentations de l'animal dans la littérature, notre session se propose, pour élargir l'optique, de focaliser sur les relations entre homme et animal, dans une perspective franco-romaniste et interdisciplinaire.

Outre l'établissement du bilan des discours existants sur les relations entre homme et animal dans les cultures francophones, il s'agira pour la session d'interroger certaines positions philosophiques dont le concept du « devenir animal » de Gilles Deleuze ou le *Manifeste pour les animaux* (2014) de Franz-Olivier Giesbert. Ces derniers investissent non seulement les médias mais aussi les littératures comme en témoignent, entre autres, *Truismes* (1996) de Marie Darrieussecq, *Mémoires de porc-épic* (2007) d'Alain Mabanckou ou encore *Anima* (2014) de Wajdi Mouawad. La section propose des interventions pluridisciplinaires qui, au-delà des perspectives éthiques des *Critical Animal Studies*, ouvrent de nouvelles pistes de réflexion sur les représentations des relations entre homme et animal, dont le caractère anthropocentrique semble rester intact.

Bibliographie

- Contemporary French and Francophone Studies* 16.4+5 (2012)
Shapiro, Kenneth: Human-Animal Studies: Growing the Field, Applying the Field. Ann Arbor, Animals and Society Institute <http://puffin.creighton.edu/phil/Stephens/Honors%20Courses/pdfs/Human-AnimalStudies1.pdf>. (5.06.2015)
- Spannring, Reingard/Schachinger, Karin/Kompatscher, Gabriela/Boucabeille, Alejandro (Hrsg.): *Disziplinierte Tiere? Perspektiven der Human-Animal Studies für die wissenschaftlichen Disziplinen*. Bielefeld: Transcript, 2015.

Vorträge / Communications

MARISE CHARTRAND (UNIVERSITÉ D'OTTAWA)

« Grognements, reniflements et raisonnements » :

L'importance du chien chasseur à la construction du héros policier de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle

Il n'est pas hors de l'ordinaire de rencontrer, dans la France de la première moitié du XIX^e siècle, des voyous repentis, transformés en policiers. Même si la sûreté ne prend plus de repris de justice à son service à partir de 1832, le « syndrome de Vidocq », c'est-à-dire la croyance que les malfaiteurs font les meilleurs policiers, est encore répandue pendant plusieurs années. Cette croyance ne dote pas le policier du respect que la population devrait lui témoigner et lui confère l'image d'un être cru, violent et rapporteur. Parallèlement, la littérature de la Monarchie de juillet au Second Empire n'aide pas à rétablir une image authentique de la police française. Balzac crée Vautrin qui, avant de devenir chef de la police, est un « forçat évadé du bagne de Toulon ». Le deuxième roman de Paul Féval, *Les Mystères de Londres*, présente Robin Cross, un policier paresseux, uniquement motivé par l'argent. Pensons également à Jackal, chef de la police dans *Les Mohicans de Paris* (1854) qui connaît « tous les



voleurs, tous les filous, tous les bohémiens de Paris » et qui embauche d'anciens criminels, et à Rocambole (1857), personnage éponyme qui devient justicier après son passage au bagne.

Quand Émile Gaboriau décide, en 1863, de faire du héros de son prochain roman un agent de la sûreté, une lourde tâche se présente à lui : réinventer le policier français. Rapidement, dans l'œuvre de Gaboriau, mais aussi dans les fictions policières subséquentes, dont celles de Sherlock Holmes (Arthur Conan Doyle), d'Arsène Lupin (Maurice Leblanc) et de Joseph Rouletabille (Gaston Leroux), le « bon » enquêteur se distingue facilement du « mauvais » par sa ressemblance physique au chien de chasse et au comportement animal qu'il endosse quand il se trouve sur la scène d'un crime. Nous proposons, dans cette communication, de nous pencher sur la relation entre le héros policier (fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle) et celui du limier au sens propre du terme tout en réfléchissant aux paroles de Jean-Claude Vareille :

Rouletabille, Lupin ou Holmes, lorsqu'ils deviennent chiens, ne s'abâtardissent pas en créatures inférieures, ils se transforment vers le haut. Ils remontent vers le Primitif et le Sacré.

Cette analyse nous mènera finalement à comprendre comment ce rapprochement homme-animal permet la réhabilitation de l'image associée au héros policier.

NINON CHAVOZ (UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3)

L'animal entre l'arche et l'alphabet :

variations d'un vecteur de connaissance dans l'espace africain

La relation entre l'homme et l'animal dans l'espace africain francophone se traduit d'abord par un rapport d'identification religieuse et métaphorique. Le roman ethnographique de Paul Hazoumé (*Do-guicimi*, 1937) met ainsi en évidence une double fonction du motif animalier – à la fois ingrédient des fétiches et à ce titre porteur de qualités transmissibles à l'homme (comme d'ailleurs dans le cas des contes et proverbes) et image symbolique de ce dernier. L'image de

l'animal vaut alors comme symbole de l'individu, ou comme forme synthétique d'une épopée royale dont elle assure la remémoration. Elle apparaît donc comme un lieu de mémoire humaine, assurant la préservation d'une connaissance historique particulière.

On s'attachera ici à la mise en évidence d'un double processus d'assouplissement de cette dynamique symbolique : l'autonomisation de la figure animale et l'élargissement du champ du savoir.

Chez Alain Mabanckou (*Mémoires de porc-épic*, 2006), si le double animal reste le témoin privilégié de la vie de son maître, le récit se fonde sur une rupture du lien d'identification, qui n'est d'ailleurs scellé par aucune analogie physique ou formelle. L'animal narrateur, loin de constituer la pierre de touche d'un savoir sur l'homme proféré par l'homme, se fait le penseur autonome d'une « science de l'homme » qui rivalise avec celle des ethnologues. La prise de conscience d'une altérité interspécifique ouvre ainsi la voie à un nouveau mode de connaissance, caractérisé par la transformation des perspectives et par l'élargissement du champ. Détaché d'une relation binaire et médiée, l'animal ferait ainsi signe vers la variété du monde offert à la connaissance et à un inventaire inachevé (voir Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 1998). L'alphabet bété proposé par Frédéric Bruly Bouabré (1923-2014) ne se fonde-t-il pas sur les formes animales ? De l'ordonnement d'une arche de la mémoire humaine à travers l'image animalière (voir Sony Labou Tansy, *Conscience de tracteur*, 1979), on passe ainsi à une autonomisation de la figure, devenue syllabe d'un monde et d'une connaissance universels.

SOPHIE DUBOIS (UNIVERSITÄT DES SAARLANDES)

Bestiaire beaulieusien :

animaux et écriture chez Victor-Lévy Beaulieu

Depuis 2005, grâce au documentaire réalisé par Manon Barbeau, on sait que Victor-Lévy Beaulieu vit « du bord des bêtes ». Dans la maison de l'auteur à Trois-Pistoles, les bêtes côtoient les livres et l'écriture prend place à l'intérieur d'un quotidien rythmé par l'activité animale. La relation qui unit l'homme à ses animaux est également au cœur de son essai, paru en 2010, *Ma vie avec ces animaux qui guérissent*. Cet ouvrage est à la fois un essai autobiographique centré sur un aspect de la vie de l'auteur (son rapport aux animaux) et un plaidoyer en faveur du respect et de la compréhension de la vie animale. Mais, pour les lecteurs des romans de Beaulieu, cet essai évoque également des souvenirs de lecture, des épisodes familiers, puisque, comme il l'avoue lui-même, les anecdotes contenues dans ce livre, il les a racontées plusieurs fois dans ses récits fictifs.

C'est donc moins à une lecture de *Ma vie avec ces animaux qui guérissent* que sera consacrée la communication proposée qu'à une incursion dans l'œuvre romanesque à partir de cet essai. Il s'agit de quitter le caractère harmonieux qui existe dans l'essai pour voir comment les animaux sont présents – et présentés – dans quelques romans de l'auteur québécois qui mettent le plus souvent en scène son alter ego Abel Beauchemin. Appartenant soit à la sphère du réel soit à celle de l'imaginaire, les animaux apparaissent en effet, dans ces romans fortement métadiscursifs et autofictifs, comme des *partenaires d'écriture* pour le personnage-écrivain.

Deux périodes de l'œuvre seront abordées qui correspondent à deux régimes symboliques entourant les animaux : l'un, « littéraire et mythologique », datant des premiers romans (dans les années 1970), avec le chat et le cheval ; l'autre, « historique et national » (rattaché notamment à l'histoire du Québec), datant des années 2000, avec le cochon et le mouton. Littérature et mémoire nationale viennent

ici se substituer au référent catholique présent dans les bestiaires médiévaux, bien que certains référents bibliques, tels l'agneau et l'arche de Noé, demeurent présents dans l'œuvre beaulieusienne, mais dans une forme renversée, typique du carnivalesque. L'arche de Noé, devenue motif utopique dans le roman *antiterre*, clôt en quelque sorte le cycle de l'animalité chez Beaulieu, alors qu'Abel devient lui-même « laine de moutons, barbichette hirsute de bouc, crinière huileuse de cheval » et qu'il peut dès lors s'apaiser et « mâcher des fleurs de trèfle, cancaner, bêler et hennir tout doucement ».

THERESA HIERGEIST (FRIEDRICH-ALEXANDER-UNIVERSITÄT ERLANGEN-NÜRNBERG)

**La relation homme-animal dans la France du XVI^e siècle
et dans les *Essais* de Michel de Montaigne**

La différence anthropologique est un sujet qui donne de quoi discuter dans la société française de l'époque moderne. Dans les textes philosophiques et théologiques, dans les traités de chasse et d'agriculture, dans les histoires naturelles ainsi que dans la littérature, la conception des animaux et de leur traitement se remettent en question à ce temps-là. D'un côté, c'est dû à la mentalité de la Renaissance, qui combine des idées chrétiennes et antiques ; de l'autre, c'est la conséquence d'une approche de plus en plus curieuse et empirique des animaux – ce qui favorise qu'on les perçoive comme des êtres autonomes au-delà des symbolismes qu'on leur attribue par tradition. La contribution étudie dans quelle mesure ces débats sur la relation homme-animal s'expriment dans les *Essais* de Michel de Montaigne. Elle montre comment ce texte met en scène, cimenter et renouvelle la conception des animaux et de quelle manière il pense l'interaction entre les espèces. Il fait donc ressortir les cadres discursifs, dans lesquels surgissent les animaux au XVI^e siècle et démontrer que Montaigne les utilise d'une façon ludique et performative et construit ainsi une nouvelle vision de la relation homme-animal.



ROÏYA KHIREDINE (UNIVERSITÉ DE BATNA HADJ LAKHDER, ALGER)

Duel homme/animal dans le théâtre contemporain

L'objet du présent propos tend à s'interroger sur les rapports dramaturgiques et symboliques qu'entretiennent deux pièces théâtrales du XX^e siècle. La première, étant *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco montée et mise en scène à Paris en 1959 ; la seconde, *Rdjal Ya Hlalef* du dramaturge algérien Omar Fetmouche créée au théâtre régional de Bejaïa (Algérie) exactement trente ans plus tard, en est l'adaptation transculturelle.

Récemment rééditée, d'une part pour rendre hommage à son défunt metteur en scène et de l'autre parce que le public en a émis le souhait, *Rdjal Ya Hlalef* semble développer une thématique toujours d'actualité qui suscite un vif intérêt de la part du public. De ce fait, nous cherchons à en comprendre la raison. Est-ce que le choix d'Omar Fetmouche de transposer dans la fable le rhinocéros par un sanglier est un choix anodin et sans incidence sachant toute la charge symbolique de cet animal dans la culture arabo-musulmane ? A-t-il uniquement créé sa pièce en 1989 pour répondre à des besoins esthétiques et artistiques comme le fait de nourrir l'imaginaire du public ? Le type de rapports entre l'homme et l'animal a-t-il un quelconque rapport avec la variante de métamorphose d'une trame dramatique à l'autre ?

L'objectif de ce propos sera de montrer que cette œuvre transcende cela et que l'orientation socioculturelle de la symbolique animalière choisie dans/pour la fable exprime une intentionnalité contestataire sous-jacente qui fait de *Rdjal Ya Hlalef* une pièce engagée.

Pour ce faire, nous procéderons à une analyse textuelle des deux pièces théâtrales à laquelle nous joindrons certaines réponses offertes par Omar Fetmouche lors d'une interview que nous avons réalisée avec lui.

C'est principalement à ces questionnements, auxquels viendront se greffer d'autres, que cette contribution tentera de répondre.

SYLVAIN LAVOIE (UNIVERSITÉ DU QUÉBEC, MONTRÉAL)

Animaux expérimentaux

Depuis sa fondation dans les années 1970, le Nouveau Théâtre Expérimental (NTE) fait figure d'exception sur la scène culturelle montréalaise. En 1977, la compagnie crée *Zoo*, un déambulatoire « où se côtoient spécimens humains et espèces animales » : cette faune bigarrée se compose en effet d'animaux empaillés et vivants (trois petits cochons, des cailles, des carpes, etc.), d'une femme accidentée, d'un couple nu (Jean-Pierre Ronfard, cofondateur de la compagnie, et sa conjointe Marie Cardinal) et d'un comédien déguisé en « ours polaire des changements climatiques à venir ».

Trente-quatre ans plus tard, la compagnie récidive avec un spectacle éponyme, or cette fois-là les concepteurs misent plutôt, comme objet d'étude, sur les pratiques qui façonnent la partie invisible du quotidien ; *Zoo 2011* se vend comme « une grève humaine qui [...] éveillera la meute en toi ». Ainsi retrouve-t-on notamment, dans cette foire vivante, des êtres marginaux qui « mettent en lumière d'autres aspects de la réalité ». Ce *freak show* vient, en quelque sorte, placer l'humain en cage pour mieux en admirer les différentes facettes dans l'économie de l'image.

Enfin, en mars dernier on crée *Animaux* ; le NTE, dans ce cas-ci, « toujours en quête de nouveaux défis, fait le pari qu'il est possible d'orchestrer l'aléatoire et l'indomptable en plaçant des animaux en situation de représentation. À l'heure du brunch – moment de la journée où la lumière est à son zénith et la faune, pleinement éveillée –, les spectateurs sont conviés à venir rencontrer plusieurs espèces animales, dont deux authentiques spécimens humains ».

Cette communication veut interroger la mouvance anthropologique que privilégie le NTE depuis ses débuts. Plus précisément, il s'agit de voir comment, dans ces trois spectacles, la compagnie a exploité, sur un même continuum, la question animale afin d'en tester le



pouvoir de représentation en se jouant constamment des codes (et des limites) du théâtre.

MÉLANIE LENEVEU (AMIENS)

Les hommes-chevaux simoniens :

**étude des relations entre l'homme et le cheval dans *Le Cheval*,
La Route des Flandres et *L'Acacia* de Claude Simon**

L'étude des relations entre les hommes et les animaux dans les œuvres de Claude Simon permet de constater la porosité de la frontière entre humanité et animalité, ce qui est particulièrement remarquable à travers l'exemple du cheval.

Claude Simon expose en effet dans son *Discours de Stockholm* le 10 décembre 1985, à la remise de son prix Nobel, ce qu'il nomme son « magma d'images et de sensations ». Cette expression définit son matériau d'écriture, lequel est inspiré notamment de son vécu et de ses observations en tant que cavalier au 31^e régiment de dragons lors de la bataille de France au début de la Seconde Guerre mondiale. Cette expérience est à l'origine de l'utilisation récurrente de motifs liés aux chevaux et aux cavaliers dans plusieurs de ses œuvres (*La Route des Flandres*, *Le Cheval* et *L'Acacia*) qui présentent les mêmes épisodes traités de manière différente.

Ainsi, à leur lecture, on constate l'existence de figures hybrides d'hommes-chevaux selon plusieurs modalités : la figure du centaure, l'homme ne faisant plus qu'un avec sa monture qui devient bien plus qu'un simple outil ; l'homme chevalin, qui possède des caractéristiques propres à l'animal (des caractéristiques physiques, mais aussi une forme d'instinct animal qui se réveille dans le contexte guerrier, le soldat devenant-cheval au sens deuleuzien du terme) ; le cheval humain, car on constate non seulement une humanisation des chevaux, mais aussi une superposition entre l'homme et l'animal, puisque la condition humaine et la condition



animale sont fortement associées dans le cadre de la guerre et que le cheval se fait miroir de l'homme.

ROLF LOHSE (UNIVERSITÄT BONN)

La fable revisitée

Des animaux à figure humaine et des êtres humains à figure d'animaux comptent parmi les motifs les plus captivants et stimulants des récits proposés par la bande dessinée franco-belge. Plusieurs exemples récents – issus des plumes de Lewis Trondheim, de Jean-Marc Rochette et de Jacques Lob ainsi que de Jean-Luc Masbou et d'Alain Ayroles – posent les questions de l'origine et de l'utilisation actuelle de ces motifs dans une perspective historique, interculturelle et intermédiaire. La conférence proposée vise à délimiter les champs de réponses possibles, afin d'élargir le questionnement de la section sur les relations entre humains et animaux vers le "neuvième art" (François Lacassin), en s'interrogeant plus particulièrement sur l'usage historique et contemporain des motifs en question, et sur les prises de positions culturelles que constitue cet usage.

SONJA MALZNER (UNIVERSITÉ DE ROUEN)

Von Wilden (und) Tieren: Scènes de chasse en Afrique coloniale

Koloniale Eroberungskriege zielten auch darauf ab, die afrikanische Natur zu dominieren. Die Jagd, vor allem die Großwildjagd, spielte dabei eine herausragende Rolle. Sie erlaubte es, die eigene Überlegenheit zu beweisen: der Natur, den Einheimischen, sowie auch den Jagdkameraden und – dank Trophäen und der Fotografie - den Daheimgebliebenen. Zu Beginn des 20. Jahrhunderts war der afrikanische Kontinent weitgehend „befriedet“, die Jagdlust allerdings hielt an. So zu sehen an zahlreichen illustrierten Reiseberichten, in denen Jagdszenen eine zentrale Rolle spielen. Europäische Reisende, Männer wie Frauen, profitierten von den Freiheiten auf diesem ‚wilden‘



Kontinent, ihren Jagdleidenschaften zu frönen. An den literarischen wie fotografischen Darstellungen solcher Jagdszenen in zwei französischen Reiseberichten der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts (Hélène de France Duchesse d'Aoste: *Voyages en Afrique* (1913) und Jacques Soubrier: *Savanes et forêts* (1936)) lässt sich aber noch viel mehr ablesen als ein starker Drang zur Selbstdarstellung als Held(in) der Wildnis. Die Wahrnehmung derjenigen nämlich, ohne die eine Großwildjagd in Afrika unmöglich wäre: die einheimischen Jäger und Träger. Die meisten jagenden Reisenden sind sich in ihren Berichten durchaus darin einig, dass die Afrikaner wahre Jagdkünstler sind, die mit Präzision und Disziplin vorgehen, wunderbare Exemplare für die europäischen Hobby-Jäger aufspüren und scheinbar aussichtslose Situationen meistern. Diese Anerkennung von Professionalität, die in starkem Widerspruch zu den Klagen der (selben) Reisenden über vermeintlich inkompetentes afrikanisches Personal (im weitesten Sinne) steht, bedient jedoch gleichzeitig eine Verfestigung des Klischees des Afrikaners als Primitiven, der ‚natürlich‘ den Tieren näher steht als der Europäer. Und so werden diese mitunter auch bezeichnet als „sauvages“ (Hélène de France) oder als Menschen mit „visages bestiaux“ (Soubrier) oder werden im Foto als mit der Buschlandschaft verschmelzende Wesen dargestellt. Das Ziel meiner Untersuchung soll aber nicht darin bestehen, ein Inventar rassistischer Darstellungsformen von Afrikanern zu erstellen – das wurde schon gemacht –, sondern das Knäuel an Selbstinszenierungen (der Europäer, der Afrikaner) und Fremddarstellungen im Kontext der afrikanischen Großwildjagd etwas zu entwirren. Visuelle wie intermediale Aspekte stehen dabei im Vordergrund.



SYLVÈRE MBONDOBARI (LIBREVILLE / SAARBRÜCKEN)

**L'animal et l'effet-personnage
dans le roman francophone contemporain.
Microlecture de *Temps de chien* (Nganang)
et de *Mémoire de porc-épic* (Mabanckou)**

Si la présence d'animaux dans la littérature d'Afrique noire n'a rien de singulier au point où l'on ne puisse penser cette littérature sans des personnages comme Leuk-le-lièvre, Bouki-l'hyène (Senghor/Sadji) ou Nze-la-panthère, force est de constater que cette évidence ne concerne souvent que la littérature orale (conte, devinette, épopée, etc.). La littérature francophone contemporaine fait rarement appel à des personnages animaux. Il faut attendre le roman *Temps de chien* de Patrice Nganang et *Mémoire d'un porc épic* d'Alain Mabanckou pour voir le roman francophone se saisir véritablement de cette figure pour l'installer comme structure significative, à la fois comme métaphore et comme allégorie, dans l'espace narratif. Toutefois, pour le fond comme pour la forme, la littérature contemporaine diffère de la littérature épique. Elle est un autre monde, et même un nouveau monde, même si, au fond, l'imaginaire de l'un est fortement tributaire de l'autre. Notre dessein est donc d'examiner à partir d'une microlecture comment l'animal, dépassant les significations conventionnelles, participe à la structuration du texte littéraire en même temps qu'il élabore de nouvelles significations.

CHIARA MENGGOZZI (UNIVERZITA HRADEC KRÁLOVÉ)

Les marges de l'homme en jeu aux limbes du Pacifique

L'interprétation de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, célèbre roman de Tournier, que je voudrais soumettre à votre attention s'appuie sur deux considérations préliminaires :

1) à l'heure actuelle, il est souhaitable que les *Postcolonial* et les *Animal Studies* trouvent de nouvelles formes de synergies. En effet, leur rapprochement ne peut se satisfaire ni de l'équation entre le



traitement des animaux et des êtres humains dans les contextes coloniaux ni d'une image de l'altérité (qu'elle soit humaine ou non-humaine) inéluctablement apparentée à la notion de victime ;

2) la dimension symbolique du « double animal » identifiée par Arlette Bouloumié n'épuise pas le rôle joué par les animaux non-humains dans le roman de Tournier. Autrement dit, du fait que les animaux représentés dans la littérature se prêtent systématiquement à être re-codifiés dans un ordre symbolique renvoyant à la condition humaine (dans ce cas, à la quête identitaire de Robinson), il résulte que le lecteur ne pourra échapper à cette « machine anthropomorphe » qu'en résistant, autant que possible, à l'attrait de l'allégorie, pour adhérer en revanche à la lettre du texte. Pour Robinson, une fois advenu le naufrage et disparue la normativité sociale apte à contrôler la conformité de ses actions aux critères de l'humanité, ce qui le différencie des animaux ne peut plus être vécu de manière spontanée, voire non-problématique. Après avoir démontré que, dans la phase de l'île administrée, Robinson impose un ordre basé sur la corrélation entre capitalisme, colonialisme et une sexualité vécue selon le modèle œdipien, comme si l'humanité dans son universalité se réduisait aux traits qui caractérisent la société occidentale dans son développement historique (l'écriture, l'argent, l'agriculture, etc.), je soutiendrai que, avant l'explosion provoquée par Vendredi, c'est précisément le rapport qu'entretient ce dernier avec les animaux qui bouleverse et ébranle Robinson par-dessus tout. Enfin, je montrerai que le nouveau rapport à l'altérité (qu'elle soit humaine ou animale) envisagé par le roman repose sur le jeu : une pratique qui ne présuppose pas la connaissance de l'autre et qui, par définition, excède les grandes antithèses catégoriques (vérité-fausseté ; bien-mal ; sagesse-folie ; nature-culture).

LOBNA MESTAOUI (UNIVERSITÉ PARIS-EST CRÉTEIL)

Les rapports Humain/animal dans le contexte francophone subsaharien : *Mémoires du porc-épic* ou la subversion des réactualisations mythifiantes

Dès les années 70, des écrivains subsahariens francophones comme Ahmadou Kourouma, Tierno Monémbo, Amadou Hampâté Bâ se sont inscrits comme des auteurs réactualisateurs de l'oralité africaine, ses motifs et ses traditions mettant de ce fait en texte l'animisme en tant que croyance en une âme, une force vitale animant tous les êtres. Il s'agit d'une représentation du monde où le lien humain/ animal et même végétal a su préserver ses singularités les plus archaïques où prédomine la perméabilité et la communication entre les règnes avec des notions comme le totémisme, l'interdit ou encore la métamorphose : les chants de chasseurs, les mythes et les épopées encore vivaces attestent par ailleurs de cette représentation.

À cette génération succèdera une nouvelle vague d'auteurs souvent résidant en Occident et inscrits de plain-pied dans les réalités occidentales et leur rationalité comme Alain Mabanckou, Patrice Nganang ou encore Sami Tchak. Ils se distancient de cette inscription animiste et archaïque soit par un humour sceptique et une remise en question tacite de ces motifs en les intégrant comme des topos mythiques au sens de mensonges, soit par une représentation plus proche du modèle occidental.

Si le totémisme et la notion du double avec ses potentialités (invisibilité, télékinésie, pré-voyance) s'imposent comme des données fondamentales de la littérature orale traditionnelle, véhiculées et inspirées par la philosophie animiste et qui semblent être repris par certains auteurs francophones, ils se profilent dans *Mémoires de porc-épic* comme la réécriture dérisoire et ironisante de ces mêmes motifs. Ainsi, par ce choix, l'écrivain congolais réintroduit certains archétypes de cette philosophie déjà réactualisés par ces prédécesseurs (Kourouma,



Monénembo, Hampâté Bâ) et destitue par son humour la sacralisation tacite qui sous-tend l'écriture de ces derniers. Son roman atteste de l'émergence d'une nouvelle représentation du rapport humain/animal où l'animisme toujours territorialisé, confronté à la rationalité occidentale, est présenté selon l'auteur de la quatrième de couverture du roman comme « fable », « conte » et « légende » ; une lecture démythifiante reléguant les croyances au rang d'œuvres d'imagination.

Nous nous attacherons dans notre communication à analyser à travers *Mémoires de porc-épic* le roman de Mabanckou les interrogations suivantes :

Quelle représentation du totémisme et de la notion du double, l'auteur nous donne-t-il ? Quel rôle l'ironie et l'humour jouent-ils dans cette réécriture de ces deux notions ? Quels écarts Mabanckou opère-t-il vis-à-vis de l'animisme traditionnel ? Quels écarts par rapport aux auteurs de la génération précédente comme Kourouma ou Monénembo ?

MANUEL MÜHLBACHER (UNIVERSITÄT MÜNCHEN)

La différence mimétique.

Imitation humaine et animale chez Buffon, Condillac et Diderot

Parmi les critères dont on s'est servi depuis l'antiquité pour distinguer l'homme de l'animal, la mimésis joue un rôle éminent. Déjà la *Poétique* d'Aristote réserve aux hommes la capacité d'apprendre par imitation. Des échos de ce parti pris se trouvent dans nombreux textes philosophiques et poétologiques jusqu'à nos jours et présentent un intérêt particulier car, à travers la mimésis, la frontière entre l'homme et l'animal communique avec la question de la création littéraire et artistique.

Cette différence mimétique est susceptible d'être conceptualisée à l'aide de la machine anthropologique décrite par Giorgio Agamben. Au lieu d'être réservée exclusivement à l'homme, la mimésis se décompose le plus souvent en deux versions, l'une créatrice et

l'autre mécanique, qu'on attribue respectivement à l'homme et à l'animal. Mais ce clivage est produit tout d'abord à l'intérieur de l'homme : c'est au sein de l'imitation humaine qu'on cerne une version déficitaire de la mimésis pour la caractériser ensuite avec des épithètes animales (« singer »).

Je voudrais retracer la fonction de la mimésis au niveau anthropologique en me penchant sur une querelle qui naît aux années 1750 entre le comte de Buffon et l'abbé de Condillac. Tandis que Buffon considère l'imitation comme un caractère purement animal, Condillac se fait le champion de la mimésis humaine : pour lui, ce n'est que l'homme qui imite car la conduite des animaux est déterminée par une organisation toujours identique. En sondant ces dichotomies, on finit chaque fois par retrouver une duplicité d'imitations productrice et passive à l'intérieur de la mimésis humaine. En revanche, Diderot cherche à rendre visible l'animalité de l'homme : « sous la forme bipède de l'homme, il n'y a aucune bête innocente ou malfaisante dans l'air, au fond des forêts, dans les eaux, que vous ne puissiez reconnaître » (*Satyre première*). Encore chez Diderot, cette tentative d'estomper les catégories est liée à la question de la mimésis. La différence mimétique communique ainsi avec les débats esthétiques de l'époque.

PAUL MUNHOVEN (UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE)

De quels animaux l'humain est-il fait ?

François-Vincent Raspail (1794-1878) a joué un rôle significatif dans la redéfinition des frontières entre humanité et animalité. Il jouit d'une renommée basée sur une littérature scientifique abondante et une réputation de « médecin du peuple » grâce à son manuel d'automédication : sa célébrité lui a permis d'être le premier candidat socialiste aux élections présidentielles en France (1848).

Raspail est un scientifique atypique, à la fois à l'intérieur et en opposition au monde universitaire médical, il cherche à décloisonner

les grands classements du vivant. Le titre même de son ouvrage phare, *Histoire naturelle de la santé et de la maladie chez les animaux en général et en particulier chez l'homme* sonne comme une mise en garde taxinomique. Il y brosse de nombreux portraits anatomo-pathologiques sur la métamorphose des corps, tels celui du goîtreux qui voit sa « longue mamelle de chèvre pousser » ou celui du malade de saturnisme qui sent ses doigts se changer en serres d'aigles.

Dès ses premières recherches, Raspail a déplacé les frontières entre humanité et animalité et pour une raison qui touche au but de son travail : définir la cellule. Quand il étudie les invertébrés, il cherche à comprendre si leur logique de fonctionnement est présente dans le corps des humains. D'où la formule de son collègue Jacques-Frédéric Saigey au sujet des larves aquatiques : « Ce mode de respiration appartient aux animaux les plus simples et semble faire partie inhérente de nos tissus ». Ainsi, Raspail, propose une relecture de l'être humain en tant que composé, non pas d'animaux, mais de cellules bien semblables à des animalcules. Il ouvre à ce stade une zone de contact entre l'homme et l'animal au plus profond de l'être humain : sa composition. D'une certaine manière, Raspail crée un pendant scientifique à l'idée de l'homme multiple de son contemporain Lamartine. Étudier les très petits animaux permettrait donc, selon lui, de mieux connaître l'humain. Où est donc la frontière qui les partage ? L'être humain est-il chimérique ? Avec le perfectionnement du microscope s'ouvre l'étude d'un nouveau monde vivant à l'intérieur même de l'humain.

ISABELLE MOREELS (UNIVERSIDAD DE EXTREMADURA)

Le rôle adjuvant d'animaux (semi-)fantastiques dans la littérature belge francophone

Nous appuyant sur un corpus constitué par un choix de romans et nouvelles d'écrivains belges francophones de la deuxième moitié du

XX^e siècle jusqu'à nos jours, nous nous proposons d'analyser la relation étroite qui s'installe brièvement ou de manière durable entre le protagoniste de la diégèse et certains animaux d'ordre (semi-)fantastique. Qu'il s'agisse, par exemple, de l'hipparion, cheval préhistorique surgi de la mer aux côtés d'un instituteur retraité dans le roman *L'hipparion* (1962) de Jean Muno, ou d'un catobarian, chat-singe hébergé par une jeune femme dans la nouvelle d'Anne Richter, *Olga et le catobarian* (2008), ces animaux jouent un rôle d'adjuvant dans le cheminement du personnage principal. À l'opposé des animaux fantastiques maléfiques, il nous paraît dès lors intéressant d'étudier les parallélismes non seulement des caractérisations de ces êtres venus d'ailleurs, présentés comme bien réels, mais aussi des structures narratives qui les mettent en scène dans les œuvres retenues. Nous souhaitons ainsi comprendre comment ces animaux étranges, sans être thaumaturges, offrent généralement une source d'épanouissement aux humains qu'ils accompagnent, dans le cadre d'un questionnement qui n'est pas sans relation avec le devenir-animal décrit par Gilles Deleuze et Félix Guattari.

SIMONE ORZECOWSKI (UNIVERSITÉ DE LORRAINE)

Milou, Idéfix et Rantanplan :

les acolytes canins des personnages emblématiques de la bande dessinée francophone

Même si la bande dessinée est depuis quelques années foisonnante, les personnages de référence, en France, pour le grand public n'en restent pas moins les grandes figures que l'on peut sommairement associer aux Trente Glorieuses : Tintin, Astérix et Lucky Luke. Or il se trouve que les trois héros éponymes sont flanqués de chiens qui, au fil des aventures, affirment leur présence au point de devenir partie intégrante de ces aventures.



Milou, l'indéfectible compagnon de Tintin dès la première aventure du petit reporter, est en quelque sorte l'archétype du chien dans la bande dessinée francophone. Idéfix, apparu un peu par hasard aux côtés d'Astérix et d'Obélix au bout de quelques albums, sut conquérir le cœur des lecteurs au point de devenir un personnage récurrent, certes plus discret et moins utile, mais néanmoins incontournable. Quant à Rantanplan, réputé être « le chien le plus stupide de l'Ouest » et conçu comme contre-point du brillant Rintintin de la série télévisée éponyme, il doit son succès au fait d'être toujours à la hauteur de sa réputation.

L'étude de la représentation des trois chiens ainsi que du rôle qu'ils jouent dans la vie et les aventures des héros devrait fournir un aperçu d'une relation homme-animal bien particulière, qui s'affranchit de la vraisemblance. En s'appuyant sur ces données, on s'efforcera d'abord de faire ressortir les spécificités de chaque animal et de chaque relation homme-animal, pour finalement décrypter le pouvoir de suggestion que les relations ainsi mises en scène peuvent avoir sur le lecteur.

TREVEUR PETRUZZIELLO (UNIVERSITÉ LAVAL)

La quête du *devenir-bête* de Crab

La Nébuleuse du crabe, d'Éric Chevillard (1993) met en scène un personnage singulier dénommé Crab, dont le « projet longtemps caressé, longuement mûri » (NC : 12) est celui « de sombrer dans la folie, tête la première, tête la seule, [et] ne garder jouissance que de son corps déboussolé » (NC : 13). Cet être de fiction, en plus de s'inscrire en rupture avec la société, bouscule la fonction personnage : il déconstruit, à des degrés variables, la conception traditionnelle de personnage à la fois par l'instabilité de ses portraits physique, vestimentaire, psychologique et biographique. Comme le souligne à juste titre Olivier Bessard-Banquy dans *Le roman ludique*, « Crab paraît n'avoir que son nom d'invariable » (2003 : 249).

Devant ce phénomène d'amenuisement du personnage, notre intérêt ici est d'observer quel sens peut revêtir la représentation de cet être fictionnel et de quelle vision du monde participe l'œuvre qui l'accueille. Notre hypothèse est que le nom animalier du personnage annoncerait de manière symbolique son profil psychologique. À cet égard, nous proposons que l'agir du personnage serait motivé par la nature mimologique de son nom et que, corollairement, Crab serait animé par une double quête animalière (celle de devenir bête – s'abêtir –, et de devenir une bête). Dans cette perspective, cette œuvre proposerait comme vision du monde une conception de l'homme où une inadéquation assumée avec la société et une marginalité comme mode existentiel seraient prônées, laquelle ferait écho à la thèse de l'homme à l'état de nature de Jean-Jacques Rousseau. Cette communication s'appuiera sur l'analyse sémiologique du personnage de Philippe Hamon, l'approche mimologique de Gérard Genette, ainsi que la thèse de l'homme à l'état de nature de Jean-Jacques Rousseau.

ANGELICA RIEGER (RWTH, AACHEN)

Le monde animalier merveilleux du Moyen Âge

Pour rencontrer les animaux merveilleux du Moyen Âge, les héros doivent transgresser les limites du quotidien, partir en voyage, traverser des forêts enchantées, entrer dans des autre-mondes. La littérature française médiévale est peuplée de véritables troupes d'animaux fantastiques qui croisent les chemins de voyage de ces héros – les dragons, bêtes fantastiques et monstres sauvages qu'ils rencontrent pendant leurs aventures, dans les forêts, au bord de l'eau, dans des lacs et rivières sont légion : écrevisses et lions géants, sangliers monstrueux et porcs sauvages, licornes, dragons et griffons, sans compter les habitants mystérieux des jungles indiennes dans le *Roman d'Alexandre*, le serpent-dragon chez Chrétien de Troyes, etc.



Avec, au centre de mon intérêt, les animaux fantastiques qui marquent les stations du voyage d’Alexandre en Orient, je proposerai – pour permettre une analyse structurée de leur place et fonction dans le récit – un choix de ces « complexes intermédiaux (Roloff) formés par leurs descriptions dans le texte, les rubriques et leurs représentations dans les miniatures.

SÉBASTIEN RIVAL (UNIVERSITÄT HAMBURG)

Esquisses animales

L’« art séquentiel », expression tirée d’une définition proposée par Will Eisner pour qualifier les bandes dessinées, les comics, les mangas et les romans graphiques, offre plus qu’aucun autre objet culturel un rôle graphique et narratif essentiel aux animaux en les mettant en scène ou les dotant du langage. Le couronnement mondial de *Maus* d’Art Spiegelmann en 1992 par le prix Pulitzer en est un exemple retentissant, mais un exemple qui s’inscrit dans une longue tradition remontant aux confins du XX^e siècle tant aux États-Unis qu’en Europe. Cette communication se propose, en prenant en particulier appui sur les travaux déjà initiés en ce sens par Thierry Groensteen ou Harry Morgan, d’esquisser à partir d’œuvres majeures de la tradition dite « franco-belge » une typologie des représentations animales et des relations hommes-animaux dans ce médium graphique. Si on assiste plutôt rarement à une distinction nette entre les espèces, où les animaux seraient traités de manière réaliste, la caricature et l’anthropomorphisme, procédés déjà largement répandus dans la mythologie ou la fable, sont courants qu’ils s’agissent d’animaux dotés de quelques traits humanoïdes et en charge de certains types de commentaires sur leur comparses humains, ou bien d’animaux anthropomorphes auxquels on prête plus ou moins d’éléments typiquement humains (bipédie, habits par exemple...). Ils sont d’ailleurs si répandus qu’Harry Morgan qualifie les protagonistes relevant de cette catégorie d’« aborigènes des



littératures dessinées ». Nous tacherons aussi d'évoquer bien entendu l'hybridité ou la thérianthropie, deux procédés courant dans les œuvres de science-fiction, et de montrer que l'animal s'impose comme un référent graphique implicite un grand nombre d'œuvres. Nous essaierons de considérer dans cette perspective les particularités du medium que constitue l'art séquentiel et les facteurs contribuant à la récurrence de ce motif en son sein, tout comme nous observerons que tous les animaux n'y semblent pas logés à la même enseigne.

ANNE SIMON (EHESS, PARIS)

Présentation de la zoopoétique

Approche littéraire des textes fondée sur un renouvellement des interfaces avec des disciplines relevant des sciences humaines et sociales tout comme des sciences du vivant, la zoopoétique a pour objectif de mettre en valeur la pluralité des moyens stylistiques que les écrivains mobilisent pour restituer la diversité des comportements, des interactions, des affects et des mondes animaux. Attentive aux autres disciplines qui placent les bêtes au centre de leur réflexion, elle tente de cerner ce qui en elles fait débat pour proposer une vision renouvelée de la littérature et des relations humains/animaux : si des croisements avec la philosophie, l'histoire ou la sociologie ne sont pas inédits, des disciplines comme l'éthologie, la zootechnie, la biosémiotique, l'éthique, l'anthropologie ou le droit fonctionnent en revanche comme des points d'ancrage ou de déplacement plus inattendus. La zoopoétique entretient enfin des liens étroits, entre dialogue et décalage, avec des méthodes et des *Studies* ayant majoritairement cours dans d'autres aires culturelles, notamment nord-américaines et anglo-saxonnes. L'objectif de la conférence sera de proposer un état de ce champ et une esquisse des perspectives de recherche aujourd'hui.



MARTINA STEMBERGER (UNIVERSITÄT WIEN)

Von Metamorphosen und anderen Schweinereien:

Der literarische Zoo Marie Darrieussecq

„Je trouve que les animaux sont drôles. Ils nous obligent à une métaphysique instantanée: qu’est-ce qui nous sépare d’eux? Qu’est-ce qui nous fait humain? C’est peut-être le sujet de mes livres en général“, erklärt Marie Darrieussecq, Ovid-Übersetzerin und literarische Spezialistin für die Metamorphosen einer prekären Menschlichkeit zwischen Tier und Gespenst, animalischer Regression und im Freud’schen Sinne unheimlicher *Naissance des fantômes* (1998), Schöpferin eines vielfältigen idiosynkratischen Bestiariums (bzw. auch maritimen „bestiaire à l’envers“). In diesem Vortrag – literatur- und kulturwissenschaftliche Exkursion durch den reich bevölkerten Zoo Darrieussecq – soll neben dem Romanwerk der Autorin (angefangen mit dem metamorphotischen Debütroman *Truismes*, 1996) auch ihre weniger bekannte dramatische und novellistische Produktion – die in poetologischer Hinsicht besonders aufschlussreichen Novellen aus dem Band *Zoo* (2006) ebenso wie der experimentelle Theatertext *Le Musée de la mer* (2009) – mit Fokus auf die darin inszenierten Mensch-Tier-Beziehungen und Mensch-Tier-Grenzüberschreitungen untersucht werden. Die sich sukzessive in eine – schreibende – *truie* verwandelnde (Anti-)Heldin der *Truismes* (laut Darrieussecq quasi „un manifeste littéraire“ und zugleich „mon roman le plus autobiographique“), der sprechende Affe Marcel („Connaissance des singes“) und die schließlich als monströse Tochter adoptierte tierische „chose intolérable“, die sich im Domizil der Schriftstellerin einnistet („My Mother told me monsters do not exist“), das doppelte – menschlich-animalische, gender-transgressive – Hybridwesen Bella (*Le Musée de la mer*), inkarnierte Herausforderung aller etablierten biologischen und ontologischen Kategorien, aber auch die jugendliche Protagonistin von *Clèves* (2011), die auf dem Höhepunkt ihrer pubertären Auseinandersetzung mit

ihrer eigenen Kreatürlichkeit den Versuch unternimmt, sich die Welt aus phänomenologisch verfremdeter Perspektive „sans les humains“ vorzustellen: Sie alle werfen die – philosophische wie künstlerische – Frage nach den Grenzen der Menschlichkeit auf, die Frage auch nach der Relation zwischen menschlicher Identität und Sprache bzw. jener „zone où il n’y a pas de mots“, in die sich die Autorin und Psychoanalytikerin Darrieussecq auf der Suche nach dem „non-dit“, dem „sans-mot“, nach „cette chose hors langage qu’on a dans la tête“ beharrlich vorarbeitet, entsteht der literarische Text doch, so Darrieussecq, stets „pour le corps. Au sens où Deleuze disait: ,écrire pour les animaux’“.

CARLOS TELLO (UNIVERSITÉ PARIS-EST CRÉTEIL)

Une bête parmi d’autres :

Animal et post-humain dans deux romans de Michel Houellebecq

Si le nourrisson humain, seul de tout le règne animal, manifeste immédiatement sa présence au monde par des hurlements de souffrance incessants, c’est bien entendu qu’il souffre, et qu’il souffre de manière intolérable

La Possibilité d’une île

Dès le début de sa vie, l’être humain de Michel Houellebecq se voit prisonnier de deux constats fatals, irrémédiables : en premier lieu, il ne pourra pas être heureux, toute quête du plaisir et du bonheur est vaine car, deuxième constat, la vie matérielle, l’existence, du point de vue physique, moral et social, est un processus de dégradation irréversible. Dans les romans *Les Particules élémentaires* et *La Possibilité d’une île*, est introduite une perspective que nous pourrions appeler post-humaine, qui donne la voix à des êtres ayant dépassé la sexualité et donc la mortalité, ainsi que l’égoïsme, l’individualité et la douleur, ce qui permet un regard distancié et analytique de la condition humaine et de la réalité. Le résultat de cette analyse froide et éloignée signifie, à plusieurs reprises, la mise en parallèle de la condition animale et de la condition humaine.



L'incessante activité humaine acquiert donc les traits d'une histoire naturelle. Bruno, le personnage désabusé des *Particules*, est frustré ni plus ni moins qu'une poule affamée¹; la domination, la brutalité et la cruauté générales chez le chimpanzé sont des tendances propres aussi aux enfants et aux adolescents dans les sociétés humaines développées²; ou bien les animaux domestiques souffrent de la solitude et l'abandon tout à fait comme les humains dans les mêmes conditions³.

Dans ce contexte, les sentiments, les projets et l'entreprise humaine en général acquièrent un caractère plus léger, voire futile. Une fois que les frontières classiques qui séparent l'homme, l'animal et la chose sont mises en question, voire effacées, les oppositions binaires ne sont plus fonctionnelles. Les trois sphères se touchent, se mélangent et s'expliquent entre elles. Les différences entre l'animal, l'humain et le post-humain, nous dit Michel Houellebecq, ne sont pas d'essence mais de degré.

¹ La première réaction d'un animal frustré est généralement d'essayer avec plus de force d'atteindre son but. Par exemple une poule affamée (*Gallus domesticus*), empêchée d'obtenir sa nourriture par une clôture en fil de fer, tentera avec des efforts de plus en plus frénétiques de passer au travers de cette clôture. Peu à peu, cependant ce comportement sera remplacé par un autre, apparemment sans objet. Ainsi les pigeons (*Columba livia*) becquettent fréquemment le sol lorsqu'ils ne peuvent obtenir la nourriture convoitée, alors même que le sol ne comporte aucun objet comestible. Non seulement ils se livrent à ce becquetage indiscriminé, mais ils en viennent fréquemment à lisser leurs ailes; un tel comportement hors de propos, fréquent dans les situations qui impliquent une frustration ou un conflit, est appelé *activité de substitution*. Début 1986, peu après avoir atteint l'âge de trente ans, Bruno commença à écrire. (*Particules*, 221-222)

² *Particules*, p. 59.

³ *Possibilité*, p. 75.

NIELS WERBER (UNIVERSITÄT SIEGEN)

Biene und Gesellschaft.

Soziale Insekten bei Maurice Maeterlinck und Gabriel Tarde

Tier-Mensch-Beziehungen nehmen eine gänzlich andere Gestalt an, wenn gesellschaftsbildende Arten ins Spiel kommen, weil in diesem Fall eine Grenze zwischen Tier und Mensch eingerissen wird. Für Aristoteles zählt nicht nur der Mensch zu den „politischen Tieren“, sondern auch die Ameise und die Biene seien staatenbildende Wesen. Ein "zoon politikon" sei jedenfalls nicht nur der Mensch, sondern auch andere Tiere; und umgekehrt erinnert der Terminus daran, dass selbstredend auch Menschen als Tiere zu behandeln seien und einen Ort in der *Naturgeschichte der Thiere* erhalten.

Was die Gesellschaftsbildung betrifft, lassen sich daher seit der Antike Menschen und Soziale Insekten trefflich vergleichen; und man hat immer wieder versucht, in den Staaten der Ameisen und Bienen die Geheimnisse des Sozialen zu entschlüsseln, die unsere Gesellschaft auszeichnen. Dies gilt noch für Maeterlinck und Tarde, die zu Beginn des 20. Jahrhunderts in den sozialen Insekten ein Reflexionsmedium der menschlichen Kultur entdecken und einerseits bei den Ameisen und Bienen nach alternativen Gesellschaftsformen Ausschau halten, andererseits in ihren Gesetzen des Zusammenlebens Muster erkennen, nach denen auch eine Ethnologie des Menschen als Gesellschaftswesen zu schreiben wäre. Der Beitrag exploriert, wie Maeterlinck und Tarde auf Insektengesellschaften und entomologische Theorien zurückgreifen und etablierte Grenzen zwischen Mensch und Tier in Frage stellen, um die Selbstverständlichkeiten des Selbstbildes der Gesellschaft um 1900 herauszufordern.